

Le Démon du mal

Noré Brunel

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

OO

Le démon du mal

Roman dramatique

par JEAN D'YVELISE

Le 9 avril 1934 La Flamme — grand quotidien parisien — donnait cette information :

« Un étrange suicide. — Cet après-midi, vers les deux heures, un passant, M. X... qui se promenait dans le Bois, fut, au détour d'une allée peu fréquentée, brusquement mis en présence d'un corps d'homme étendu à terre, baignant dans son sang. Il alla prévenir aussitôt un agent cycliste de service près du lieu.

« Transporté au premier poste de police, l'individu fut aussitôt identifié, grâce à des papiers qu'il portait sur lui. Il n'est autre que M. Roland de Grandcourt, major de l'École Normale Supérieure, section Sciences, qui devait prochainement partir aux États-Unis, envoyé par le Gouvernement pour étudier les phénomènes météorologiques à l'occasion du passage de la comète de Olbers.

« Sa famille, prévenue immédiatement, est venue le reconnaître, Roland de Grandcourt est mort d'une forte hémorragie causée par la section, au poignet gauche, de l'artère radiale. Un épais morceau de verre coupant fut retrouvé sur le lieu où le corps avait été ramassé. S'agit-il d'un suicide ? Il est probable,

bien que les personnes interrogées Jusqu'ici affirment que le jeune normalien n'avait aucune raison de désirer en finir avec la vie. En effet, Roland de Grandcourt en qui, malgré sa jeunesse, beaucoup voyaient déjà, au point de vue scientifique, le successeur d'Henri Poincaré et de Paul Painlevé, semblait posséder tout ce qu'un homme peut souhaiter : un grand nom, l'espoir d'un avenir brillant, la légitime fierté de se voir confier une mission que beaucoup de savants pouvaient lui envier. Il était de plus fiancé à la fille du général Clavel. On ne comprend donc pas les mobiles qui ont pu le pousser à cet acte désespéré.

« D'autre part, on ne lui connaissait pas d'ennemis et l'hypothèse, d'ailleurs invraisemblable à première vue, étant donné la cause de la mort, d'un crime, doit être écartée. Peut-être la suite de l'enquête donnera-t-elle la clé de l'énigme. Quoi qu'il en soit, la science doit déplorer cette disparition prématurée qui la prive d'un de ses plus brillants émules. »

Naturellement cette nouvelle produisit une vive sensation, principalement dans les milieux universitaires et scientifiques où le jeune désespéré était très connu et généralement estimé. Ceux qui l'avaient approché ne pouvaient croire à la nouvelle. Roland de Grandcourt ! Le jeune homme froid, sensé, raisonnable, absorbé uniquement par son ardente passion de l'étude, indifférent aux contingences et aux vaines agitations qui tourmentent le commun des hommes ! Comment imaginer de sa part ce geste fatal et insensé que rien ne semblait justifier ? C'était à croire qu'il était devenu fou !

Chacun se perdit en conjectures sur le mobile de cet acte de désespoir.

M. et M de Grandcourt, dont la douleur paraissait atroce, durent essuyer les interrogatoires, les visites, la torture de cette publicité faite autour de leur malheur.

— Non ! Non ! répétait obstinément la mère, comme pour s'en convaincre elle-même, Roland était heureux, Roland n'avait pas de raison de faire cela,

Le père, lui, le chirurgien Jacques de Grandcourt, les yeux secs et le visage ravagé, se refusait à répondre à toute question. Touchés par ce silencieux désespoir, les magistrats enquêteurs respectaient son silence…

Ainsi, la foule avide de détails et toujours friande de scandale ne put connaître ce qu'elle désirait tant savoir. Les obsèques du jeune homme eurent lieu, splendides et émouvantes. Une foule énorme y assistait, composée des disciples, des amis, des admirateurs du malheureux disparu, de tous ceux qui l'avaient connu, et même de simples curieux.

Les conjectures allaient grand train…

Et puis, au bout de quelques mois, le fatal silence qui ensevelit tout ce qui est humain vint recouvrir de son froid linceul la mémoire de Roland de Grandcourt. Seul le souvenir du drame devait demeurer vivace et constant dans le cœur inconsolé du père et de la mère. S'ils n'avaient pas parlé, ceux-là sans doute avaient compris…

01

Ce soir-là, Roland de Grandcourt rentra chez lui les traits rayonnants. La comtesse sa mère sursauta en entendant ouvrir la porte du petit salon où depuis deux heures elle demeurait oisive, ses mains tenant un livre qu'elle n'avait pas le courage de lire, l'esprit perdu dans une triste songerie.

— Ah ! c'est toi, soupira-t-elle en reconnaissant son fils…

Et elle fit effort pour recomposer sur ses traits l'expression coutumière de sérénité souriante qui abusait même ses proches. Elle remarqua alors l'extraordinaire exaltation de Roland :

— Maman, petite maman, s'écria le Jeune homme en se penchant vers elle pour l'embrasser, et lui prenant les mains avec un élan qui n'était guère le fait de sa nature, je t'apporte une grande nouvelle, je suis heureux, heureux…

Elle l'examina, surprise, et un moment, devant l'air épanoui de son fils, oublia ses propres soucis.

— Qu'y a-t-il donc, mon chéri ? Geneviève, je présume ?… dit-elle en souriant.

— Oui, cela aussi… Mais tout d'abord quelque chose qui va t'emplir de fierté et de joie. Je t'avais dit, tu t'en souviens sans doute, qu'on devait envoyer des savants français en Amérique, à l'occasion du passage si rare de cette comète ? Eh bien ! C'est moi que l'on a désigné avec Lenoir. C'est lui-même qui me l'a appris tout à l'heure. Et c'est sûr ! J'en serai sans doute avisé ce soir. Songe donc, mère, c'est un grand honneur, à mon âge surtout. Il y a tant d'autres, des professeurs, des savants déjà renommés qui

auraient pu être désignés. C'est pour moi maintenant la gloire, la fortune…

— Alors, tu vas me quitter, Roland ?, dit la comtesse un peu plaintivement.

— Où ! maman, pour un temps si court, trois mois tout au plus. Et sais-tu, à mon retour… J'ai une autre chose à t'apprendre, devine ?

— Quoi donc ?

— N'avais-tu pas prononcé un nom tout à l'heure ?

— Geneviève… Y aurait-il quelque chose de changé ?

— Oui. Tu sais que si le général Clavel m'a accordé la main de sa fille, bien que je ne sois pas un militaire, lui qui ne prise que cela, il ne voulait pas que notre mariage ait lieu avant que j'aie une « position » bien sûre, bien assise. Je ne voulais pas du professorat, je veux pouvoir me consacrer tout entier et uniquement à mes recherches, mais mon futur beau-père ne peut comprendre cela ! Il veut de solides garanties matérielles. Tout à l'heure, après que j'eus appris de la bouche de mon maître Dunoir l'heureuse nouvelle, j'allai chercher Geneviève à la Faculté, à la sortie de son cours. Je l'ai mise au courant.

— Il faut aller annoncer immédiatement cela à père ! m'a-t-elle dit toute rose de joie.

J'ai accepté de l'accompagner jusque chez elle.

Cela ne me retardait pas beaucoup. Le général Clavel était là, ainsi que sa femme. Le général a été à ce point transporté de joie et d'admiration qu'il m'a déclaré :

Vous ne pouvez savoir combien cela me touche et me rend heureux, mon fils. Cela m'enlève les regrets qui me restaient, je dois l'avouer, de n'avoir pas un gendre officier. Et cela me décide aussi à combler plus rapidement vos vœux. Je voulais attendre pour vous marier que Roland ait une position sûre et suffisamment rémunératrice. La science c'est beau, mais cela ne suffit pas pour « faire bouillir la marmite ». Maintenant je n'ai plus d'inquiétude. Il fera son chemin et c'est déjà le début de la réussite et de la fortune. Lorsqu'il sera de retour, mes enfants, vous pourrez songer à la noce si le cœur vous en dit !

Geneviève a sauté au cou de son père, et moi je lui ai serré les mains avec émotion. C'est donc décidé, nous pourrons nous marier à mon retour. Si tu savais ma joie, petite mère ! Je nage dans le bonheur. Elle est si gentille Geneviève, et douce et intelligente, et instruite !

Mde Grandcourt regarda tristement son fils et Roland fut surpris d'y lire, au lieu de la joie qu'il attendait et qui répondrait à la sienne, une expression mélancolique et désabusée.

« Pauvre enfant, pensait M de Grandcourt, il est ignorant de la vie, de ses réalités, de ses turpitudes, de ses médiocrités. Il est naïf et pur. Il s'est forgé un idéal et croit déjà son rêve réalisé ! S'il savait ! »

De lourdes larmes emplirent soudain ses yeux…

— Mère, mère chérie, qu'as-tu ? s'écria le jeune homme bouleversé, en s'agenouillant auprès d'elle. Tu pleures ?

— Mais non, mon enfant, je n'ai rien. Ne t'inquiète pas. C'est l'émotion, la joie…

Le jeune homme, cette fois, ne s'y méprit pas. Il comprit que sa mère souffrait et lui cachait quelque chose. Il insista :

— Maman, je t'en supplie, dis la vérité. Qu'est-ce qui peut t'attrister ainsi ? As-tu des ennuis, des chagrins ? Es-tu malade ?

— Mais non, Roland, je t'assure…

— Voyons, je ne suis plus un enfant. Dis-moi tout ! Je saurai comprendre et t'aider.

— Hélas ! Tu n'y peux rien, mon pauvre petit !

— Il y a donc quelque chose ! Quoi ? Dis-le moi, maman, petite maman chérie.

Doucement, avec des gestes un peu maladroits, qui s'essayaient à être câlins, il entourait de ses bras les épaules encore belles, embrassait le cher front à peine marqué par l'âge, caressait les mains un peu fanées mais aristocratiques. Alors, bouleversée par cette tendresse dont les manifestations étaient rares, oppressée par un chagrin mystérieux trop longtemps contenu, la mère brusquement éclata en sanglots.

— Je n'en peux plus ! Je n'en peux plus ! gémissait-elle à travers ses larmes.

Roland, désemparé, ne savait que faire. Des larmes de femme, cela le troublait, le mettait mal à son aise, il se sentait maladroit pour essayer de les arrêter :

— Mère, mère, je t'en supplie, calme-toi, calme-toi, ne te mets pas dans un état pareil !

Lorsqu'elle se fut un peu apaisée, M de Grandcourt sécha ses yeux, alla s'arranger ses cheveux devant une glace, et sourit tristement à Roland.

— Excuse-moi, mon enfant un accès d'énervement… Tu vois, c'est passé ! N'y pense plus. Ton père va rentrer. Il ne faut pas qu'il se doute de quelque chose. Promets-moi le silence ? Je vais aller réparer le désordre de ma toilette.

Elle s'efforçait maintenant de donner le change, de paraître naturelle, mais son fils ne fut pas dupe. Il la suivit d'un long regard inquiet tandis qu'elle se dirigeait vers la porte. Pour la première fois il soupçonnait que sa mère n'était peut-être pas aussi heureuse qu'il l'avait cru. Il lui semblait qu'il venait d'apprendre à la connaître.

Il ne put rien savoir de plus ce soir-là. À table, assise à côté de son fils, en face de son mari, M de Grandcourt avait repris son visage de femme heureuse et souriante.

02

Roland ne voulut pas en rester là. Toute la nuit il avait été troublé par la révélation de cette souffrance, surprise chez sa mère, et il en oubliait son propre bonheur.

Il ne comprenait pas que M de Grandcourt ne fût pas heureuse. Que pouvait-il lui manquer ? Il avait toujours pensé qu'elle formait avec son mari un ménage très uni et très heureux. Point de soucis matériels. Ils étaient riches.

Mde Grandcourt se trouvait dans sa chambre. Roland alla l'y trouver directement.

Elle lui parut reposée, rassérénée, avec un air habituel et même enjoué, si bien qu'un instant le jeune homme fut sur le point de taire les questions qu'il avait sur les lèvres, se demandant si sa mère n'avait pas obéi seulement à un de ces accès de nervosité auxquels les femmes sont si souvent sujettes. Mais, en l'examinant plus attentivement, il remarqua le cerne à peine bleuté mais visible des paupières et les petites rides imperceptibles aux tempes. Il constata combien sa mère avait changé depuis quelque temps et fut frappé surtout par cette expression comme lasse, désabusée qu'elle ne parvenait point complètement à dissimuler sous son sourire de commande.

L'ayant embrassée, il retint tendrement entre ses mains la tête de M de Grandcourt, la força à demeurer sous son regard impitoyable.

— Tu n'es donc pas heureuse ? murmura-t-il sur un ton de tendre pitié.

La comtesse tressaillit :

— Mais si, protesta-t-elle… Que vas-tu imaginer ? C'est à cause, sans doute, de ce ridicule incident d'hier. J'étais un peu fatiguée, émotionnée, mais c'est complètement passé aujourd'hui. Pourquoi voudrais-tu que je ne sois pas heureuse ?

Roland secoua la tête :

— Tu n'as donc pas confiance en moi, mère ? reprocha-t-il. Ouvre-moi ton cœur. C'est si bon de se confier à quelqu'un qui vous aime !

— Mon pauvre enfant, j'ai eu tort de gâcher ta joie. Ne me force pas encore à te dire des choses qui t'attristeraient, que tu ne dois pas savoir… Va ! Ne m'interroge pas. Je ne pourrais parler sans accuser quelqu'un que tu respectes, sans détruire en toi une illusion ; un culte auquel je n'ai pas le droit de toucher.

Roland, soudain, devint très pâle :

— S'agit-il de Geneviève ? demanda-t-il.

— Non, sois sans inquiétude. Geneviève est une enfant charmante et absolument digne de ton amour. Alors, tu vois qu'il n'y a rien qui puisse t'inquiéter, rien qui te concerne. Ne parlons plus de ceci, veux-tu ?

Roland se rapprocha encore de sa mère et sa voix se fit sourde et oppressée :

— Alors, c'est de père, n'est-ce pas ?

— Qui t'a dit ? que veux-tu dire ? balbutia la mère.

Il comprit qu'il était tombé juste, et pourtant cela lui paraissait monstrueux, invraisemblable. Son père n'était-il pas un époux parfait, un homme austère et généralement estimé ? N'entourait-il pas toujours, au moins devant Roland, sa femme d'égards et d'attentions ; n'était-il pas un chirurgien réputé et consciencieux ?

— Est-ce qu'il… te trompe ? murmura le jeune homme presque machinalement.

Il avait prononcé ces mots sans conviction, comme on dénonce une énormité. Et il fut stupéfait de voir sa mère baisser la tête, en un acquiescement.

— S'il n'avait fait que me tromper… passagèrement, dit la mère d'une voix sourde, s'il n'y avait eu que ces brèves trahisons, si fréquentes aux hommes, j'aurais moins souffert. Mais cette liaison qui dure depuis deux ans, cette passion prolongée, lâche, honteuse. Personne ne s'en doute. Il est habile à dissimuler. Pour tous il est un mari et un père modèles, un homme sérieux, uniquement occupé de ses devoirs. Et moi-même, longtemps je l'ai cru. Peut-être le fût-il resté s'il n'avait pas rencontré… Et depuis… Vois-tu c'est atroce, depuis deux ans ma vie n'est plus qu'un martyre !

— Raconte-moi tout !

— À quoi bon ? C'est si triste de révéler à un fils l'inconduite de son père ! Pourtant si, il vaut mieux peut-être, parce que toi seul, qui es un homme maintenant, pourras peut-être arrêter le désastre avant qu'il ne soit trop tard… Car ce n'est pas tout, Roland. S'il ne s'agissait que de moi, de mon amour bafoué, de mon orgueil de femme piétiné, de mes souffrances secrètes, je me tairais, j'aurais tout subi en silence, mais c'est à cause de toi, Roland, que j'ai peur, c'est sur toi que je pleurais hier…

— Sur moi ?

— Oui, attends, laisse-moi tout te dire.

« Cette femme, qui a brisé mon existence (car j'étais très heureuse jusque-là, ton père n'avait jamais aimé que moi), je ne la connais pas, j'ignore même son nom, mais ce que je sais c'est qu'elle est intéressée et avide. C'est une de ces créatures pour lesquelles rien ne compte que le luxe et l'argent, qui entraîne ton père vers la débauche, qui exige de lui des sommes énormes et nous conduit peu à peu à la ruine. Comment ton père l'a-t-il

connue ? Je l'ignore. Pendant deux ans j'ai vécu, sans le savoir, dans ce mensonge, dans cette lâcheté. Et puis un hasard m'a tout appris, hormis le nom de ma rivale. Je t'épargne le récit de mon écœurement, de mon désespoir, de mon dégoût. Si je ne suis pas partie, si je n'al pas rompu avec l'homme indigne qui depuis deux ans me mentait, qui avait foulé aux pieds le cher trésor de notre tendresse, c'est à cause de toi, Roland. Si je me suis tue, si j'ai trouvé la force de dissimuler, c'est encore à cause de toi, pour que la vie ne devienne pas un enfer. Par moments ton père soupçonne que je sais. Il souffre aussi et le remords le déchire. Il a essayé parfois de rompre, je le sais. Mais cette femme le tient bien, elle ne le lâchera pas avant qu'il ne soit complètement ruiné.

— Mais nous sommes encore riches, objecta Roland, père gagne beaucoup, et il y a encore des terres !

— Hypothéquées pour la plupart, et en grande partie déjà vendues. Je te le répète, mon enfant, notre fortune fond peu à peu entre les mains de cette femme. Quand je m'étonne devant ton père de telle vente de valeurs ou de propriétés, il me parle d'opérations malheureuses, de vie plus difficile, de crise… invente toutes sortes d'explications. Mais il est inquiet, lui aussi…

— Est-ce possible ? murmura le jeune homme.

Il était atterré et indigné par cette révélation qui lui paraissait incroyable. Aurait-il jamais soupçonné pareille chose ? Avec l'intransigeance de la jeunesse, et surtout celle d'un cœur incapable de défaillir, il jugeait sévèrement son père dont la conduite ne lui inspirait que du mépris et du dégoût. En revanche, il éprouvait une profonde pitié pour cette mère qui, pendant deux ans, avait subi en silence tant de souffrances et d'humiliations.

— Pauvre maman, dit-il avec tendresse. Pourquoi ne m as-tu jamais rien dit. Je t'aurais consolée, j'aurais dit à mon père…

— Qu'aurais-tu dit, Roland ? Tu n'étais qu'un enfant, et cela ne te regardait pas.

— Pourtant, s'il te fait souffrir, s'il nous ruine ?

— Hélas ! c'est de cela justement que j'ai peur, gémit la mère. Quelle déception pour toi si le général Clavel n'accepte plus l'idée de ce mariage lorsqu'il saura que notre fortune n'existe plus, surtout s'il apprend jamais les débordements de ton père !

— C'est vrai, mère, mais sois tranquille. Cette femme ne continuera pas longtemps de dilapider notre argent. J'y mettrai bon ordre !

— Que vas-tu faire ? questionna anxieusement M de Grandcourt. Songe que c'est ton père… malgré tout !

— Ne t'inquiète pas, j'agirai au mieux… de notre bonheur à tous. Avant mon départ pour l'Amérique tout sera réglé.

Il embrassa sa mère et la laissa un peu apaisée par cette assurance et par l'aveu pénible dont elle avait soulagé son tourment.

03

Après mûre réflexion, Roland de Grandcourt s'était décidé à une bien déplaisante démarche.

Mde Grandcourt avait dit ignorer le nom de sa rivale. Roland, pour le connaître, dut se livrer, encore que le procédé ne lui plût

guère, à un véritable espionnage qui lui apprit, en définitive, que la maîtresse de Jacques de Grandcourt s'appelait Maud Dolly et habitait un petit pavillon près de Saint-Cloud, où le médecin allait la retrouver en grand secret, sous couleur d'aller voir sa clientèle.

Roland revint écœuré de cette découverte. Contre tout espoir, il avait voulu croire que sa mère se trompait, ou du moins exagérait les choses. Et il devait reconnaître qu'elle était dans le vrai.

Pourtant, avec la naïveté des âmes pures, il crut qu'il suffirait d'aller voir cette Maud Dolly, de lui expliquer le tort qu'elle leur causait, et de la supplier de renoncer à causer la ruine et le désespoir de toute une famille pour qu'elle y consentît. Il pensa qu'elle ne devait pas être dépourvue de cœur et qu'il trouverait moyen de l'émouvoir.

C'est sur cet espoir qu'il sonna un matin, après s'être assuré que la jeune femme était seule chez elle, à la porte du coquet pavillon qu'elle habitait à saint-Cloud.

Àla camériste qui vint lui ouvrir, il refusa de donner son nom :

— Ce n'est pas utile, dit-il. Dites seulement à votre maîtresse qu'il faut absolument qu'elle me reçoive, que je ne partirai pas avant de l'avoir vue.

— Bien, monsieur. Je vais prévenir Madame.

Demeuré seul, le jeune homme examina le luxueux salon où il se trouvait. On avait assemblé là, peut-être avec un manque de discrétion, des meubles de grand prix, des tentures, de riches tableaux. Et Roland, les dents serrées, pensait que pour ordonner

cet intérieur de courtisane, c'est l'honnête fortune des de Grandcourt qui avait été mise à contribution.

Il n'eut pas longtemps à attendre. La porte du salon se rouvrit, mais au lieu de la femme de chambre, ce fut une jeune femme en peignoir, l'air peu aimable, qui apparut :

— Je voudrais bien savoir, monsieur, commença-t-elle…

Mais Roland l'interrompit :

— Je suis Roland de Grandcourt, madame, déclara-t-il.

Il eût pu jouir intérieurement de l'effet surprenant produit par cette simple phrase, s'il ne s'était absorbé, plus qu'il n'aurait voulu, dans l'examen de Maud Dolly. Il s'était fait, avant de venir, toutes sortes d'idées sur la maîtresse de son père. Il pensait voir une de ces femmes vulgaires et bassement attirantes, comme celles qu'il avait aperçues dans des boîtes, les rares fois où des amis avaient réussi à l'y entraîner. Et voici qu'il avait devant lui une vraie grande dame dont la présence soudain l'intimidait.

Elle avait adouci instantanément l'expression de son regard.

— J'ai bien entendu parler de vous, monsieur Roland, dit-elle doucement, votre père est très fier de vous.

Roland fut suffoqué par cet audacieux cynisme :

— Mon père, dit-il, justement je viens vous parler de lui pour vous prier de ne pas continuer plus longtemps à le détourner de ses devoirs et nous ruiner afin de satisfaire vos exigences coûteuses…

— Depuis quand, insinua Maud, les enfants se mêlent-ils des affaires de leurs parents ?

Ce ton de persiflage doucereux irrita l'orgueil du jeune homme :

— Je ne suis plus un enfant, madame, répliqua-t-il, et il est de mon devoir de défendre ma mère dont le bonheur et la tranquillité sont depuis longtemps détruits.

— Que désirez-vous de moi ? demanda froidement la jeune femme.

— Que vous renonciez à mon père, que vous lui fassiez comprendre…

— Votre père est libre, je ne le retiens pas. Il peut s'en aller s'il lui plaît. Croyez-vous que je l'en empêcherais ?

— Ah ! madame, je vous en supplie, vous savez que mon père est aveuglé par cette malheureuse passion. C'est à vous de lui signifier la rupture…

— Vous voudriez que…

— Je vous en prie, madame, vous devez être bonne, vous ne pouvez être insensible. S'il fallait vous dédommager…

Elle eut un léger rire énervé :

— Ah ! oui, vous m'offrez de l'argent, maintenant ; vous pensez que l'on agit toujours ainsi avec les femmes de mon espèce, n'est-ce pas ?

— Excusez-moi, murmura Roland honteux, je n'ai pas voulu vous offenser.

— Et vous avez cru qu'il suffisait de me demander… Vous voulez que ce soit moi !… N'avez-vous pas pensé que je puis aimer votre père et que je peux tenir à lui ?

— Ma mère souffre, madame…

— Et moi, ne souffrirais-je pas ?

— Vous êtes jeune. Vous ferez voire vie. Ce sacrifice ne vous coûtera pas beaucoup, tandis que le repos de ma mère, à défaut de son bonheur…

— Vous vous en inquiétez bien tard ! ricana la jeune femme.

— J'ai tout ignoré jusqu'ici. Ma mère a eu le courage de supporter sans se plaindre depuis deux ans ce lourd martyre. Mais maintenant je sais et je ne tolérerai pas plus longtemps que soit, par votre faute, brisé le bonheur de ma famille.

— Ainsi, c'est un ultimatum que vous me posez ?

— Appelez cela comme il vous plaira !

Un silence assez long pesa entre eux. Maud Dolly considérait le jeune homme d'un air énigmatique. Et lui, gêné par cet examen, vaguement inquiet en présence de cette femme qu'il soupçonnait dangereuse, ressentait pour la première fois un trouble dont il ne savait se défendre.

Maud eut alors un étrange sourire :

— Eh bien ! dit-elle, revenez, jeudi soir par exemple, vers six heures. Je vous ferai connaître ma décision.

Roland la regarda, surpris. Qu'avait-elle besoin de le faire revenir ? Mais il était si heureux d'avoir pu déjà obtenir ce résultat,

et que sa démarche n'eût pas été dès maintenant repoussée, qu'il acquiesça en s'inclinant.

04

Depuis deux ans que, quotidiennement, et souvent deux fois par jour, M. de Grandcourt allait retrouver sa maîtresse dans le logis qu'il avait acheté à son intention, il lui fallait accomplir des prodiges de prudence, d'habileté et de dissimulation pour ne jamais rien laisser soupçonner.

Ainsi croyait-il que son secret était bien sauvegardé et que, tout au moins, il pourrait épargner à sa femme la douleur de se savoir trahie.

Pourtant il n'était jamais pleinement rassuré, et sans doute aussi sa conscience le troublait-elle. Mais était-ce sa faute si cette femme l'avait rendu fou ?

Ce jour-là, en particulier, il paraissait soucieux et triste tandis qu'il se rendait chez Maud, à la nuit tombante. Il marchait courbé, déjà vieilli, ayant perdu cette belle prestance dont il était si fer, et qui le faisait paraître jeune malgré ses cinquante-quatre ans sonnés. Son regard ne s'éclaira et il ne redressa la taille que lorsqu'il fut en vue du joli pavillon dont l'apparition suscitait toujours en lui l'afflux précipité de son sang. Il parut beau encore, en cet instant, le docteur Jacques de Grandcourt, et les cheveux argentés qui recouvraient ses tempes ne faisaient que ressortir davantage sa figure fine et aristocratique, et ses yeux bleu clair, empreints de douceur et de mélancolie.

Maud était là, dans le boudoir aux ombres violettes, paresseusement étendue sur un divan. Elle ne releva même pas la tête à l'entrée de M. de Grandcourt, mais réprima un bâillement d'ennui :

— C'est toi, Jacques ?

— Qui, Maud chérie, je suis un peu en retard, une panne.

— Ah ! dit-elle indifférente.

Et elle lui tendit nonchalamment sa main.

La physionomie de M. de Grandcourt s'était rapidement transformée. L'air de lassitude et de mélancolie avait disparu de ses traits. Il ne s'y lisait plus qu'une expression d'adoration extasiée. Il embrassa dévotieusement cette main qu'elle lui laissait, et remonta, le long du bras satiné et frais, jusqu'à l'aisselle, puis dans le cou. Elle le laissait faire, lointaine, impassible comme une déesse.

Jacques de Grandcourt ne s'en apercevait pas. Ou plutôt, affolé par sa passion, il ne songeait qu'au bonheur de presser dans ses bras ce corps enivrant qui lui appartenait. Il oubliait, en un tel instant, et ses remords, et ses inquiétudes, et ses devoirs. Il oubliait qu'il était déjà au déclin de sa jeunesse et bientôt deviendrait un ridicule amant qu'on bafouerait. Ce n'est qu'au dehors que les souffrances et les doutes à nouveau l'assaillaient.

— As-tu pensé à mon diamant ? demanda tout à coup Maud en se dégageant.

M. de Grandcourt eut l'air contrit et malheureux.

— Non, pas encore… Est-ce que cela te presse beaucoup ? Je suis assez gêné… en ce moment.

Elle fit la moue et s'écarta de lui :

— Évidemment, chaque fois que je te demande quelque chose tu as une réponse dans ce goût. Tu devrais pourtant être heureux de me faire plaisir. Si tu m'aimais vraiment…

— Oh ! Maud, peux-tu me reprocher ?… Est-ce que je t'ai jamais refusé quelque chose ?… Eh bien ! c'est entendu, tu l'auras ton bijou. Je n'ai presque plus d'argent. La crise… trop de dépenses… Mais j'ai encore quelques terres, j'en vendrai une.

La jeune femme parut profondément troublée par l'accent douloureux dont il avait dit ces derniers mots. Un obscur remords la fit s'écrier :

— Non, Jacques ! Ne vends pas tes terres, ce serait une stupide et mauvaise action à l'égard de ta famille. Tu as assez dépensé pour moi. Les tiens seraient en croit de me le reprocher ! Qui sait si on ne me traite pas déjà d'intrigante et de misérable ?

Il la regarda vivement surpris. Que voulait-elle dire ?

— Tu sais bien qu'ils ignorent tout ! fit-il sourdement.

— Sait-on ? En tout cas épargnons-nous ce remords. Ce bijou, je n'en ai pas besoin, après tout !

M. de Grandcourt examina sa maîtresse d'un air incertain. Il n'était pas accoutumé à l'entendre parler ainsi, à la voir si raisonnable. Sans savoir pourquoi, une brusque inquiétude l'envahit.

— Qu'as-tu, Maud ? questionna-t-il. Pourquoi refuses-tu ce diamant auquel tu paraissais tant tenir ? Et s'il me plaît à moi de te l'offrir, de te couvrir d'or et de parures comme une petite idole précieuse ?

— Tu dis des folies. Songe à ta femme, à ton fils !

Les traits de M. de Grandcourt se crispèrent d'une soudaine souffrance :

— Ah ! Je t'en prie, ne me parle pas d'eux ! Quand je suis ici, tu entends, je ne veux penser qu'à toi, à nous. Il n'y a que toi qui existes. J'ignore que j'ai un foyer, des devoirs, une chaîne qui m'attendent… Je ne sais plus qu'une chose, c'est que je t'aime et que tu es mienne…

Il avait parlé d'une voix de passion violente, et contenue, et Maud frémit, sans doute secrètement flattée. Elle savait cet homme de plus en plus épris. Voulut-elle davantage éprouver son pouvoir sur lui ?

— Si je te quittais, dit-elle ?

Il tressaillit et la repoussa brutalement. Puis de nouveau il se pencha sur elle et scruta longuement les traits de sa maîtresse pour voir si elle parlait sérieusement, ou si elle n'avait dit ces mots affreux que pour l'éprouver, dans une inconsciente cruauté.

— Je me tuerais, dit-il simplement.

Maud laissa entendre un rire un peu forcé :

— Tu aurais bien tort, dit-elle, cela n'en vaudrait guère la peine, et ce serait une nouvelle et plus terrible blessure que tu ferais à ta femme, à ton fils. Va, tout s'oublie. Les premiers temps

tu souffrirais… un peu, et puis tu reconnaîtrais que cela vaut mieux, tu retrouverais le calme, le bonheur. Car tu n'es pas heureux, maintenant, avoue-le !

— Je t'aime, une heure passée auprès de toi me consolerait d'une éternité de souffrance. Pour te tenir un instant dans mes bras j'accepterais les pires tourments. Je t'aime, Maud adorée, dis-moi que tu n'as pas l'intention de me quitter, que tu ne parlais ainsi que par amusement ? Je ne suis plus jeune, il est vrai, tu en trouveras de plus brillants, de plus beaux, de plus jeunes, de plus riches aussi. Car, hélas ! maintenant il ne me reste plus grand'chose, mais quelqu'un qui t'aime autant que moi, cela, Maud, tu ne pourras pas le trouver !

« Et toutes les heures d'incomparable bonheur que nous avons eues, tu ne peux pas les oublier non plus. Souviens-toi, Maud, souviens-toi depuis deux ans, combien de fois as-tu frémi d'amour et de plaisir dans mes bras ? Tu es liée à jamais à moi, tu le vois. Ne parle plus de me quitter, ne t'amuse pas à me faire souffrir ainsi !

Elle perçut la détresse profonde de son amant, tout ce que son âme recélait, et qu'il n'osait point avouer, d'inquiétude, de souffrance, de doute, de détresse, de désespoir. Mais, loin d'en être touchée, elle n'en ressentit, cette fois, qu'un peu de pitié méprisante.

Lorsque M. de Grandcourt sortit de chez elle, deux heures plus tard, il se mêlait dans son âme, malgré l'ivresse des étreintes échangées, à ses remords coutumiers et ses soucis habituels, une sourde inquiétude et un obscur pressentiment.

05

Maud Dolly, malgré son luxe, malgré sa vie de plaisirs et de passion, affranchie de toute contrainte, n'était pas heureuse. Elle dissimulait en son âme de secrètes rancœurs. Elle était de ces femmes que des circonstances malheureuses, une pénible déception, le manque d'énergie, l'attrait de la richesse, ont entraînées hors de leur voie normale, mais qui, sans l'avouer, ressentent péniblement leur déchéance et ne pardonnent pas à ceux qui, volontairement ou non, la leur font sentir.

La vue de Roland, le mépris qu'elle devinait chez le jeune homme en ce qui la concernait avaient douloureusement fouetté son orgueil ; elle éprouvait cette espèce de basse jalousie des êtres qui se savent déchus par les êtres nobles et purs. Et dans son cœur était né le désir de se venger en troublant cette innocence, en avilissant cette âme intacte, en soumettant à son pouvoir ce blanc-bec qui se permettait de la mépriser. Mais Roland viendrait-il ?

Il fut là à l'heure fixée. Maud avait mis un déshabillé blanc savamment étudié, qui laissait deviner les profondeurs chaudes et ambrées de sa chair, la perfection de son corps de déesse.

Elle avait ménagé, dans son salon-boudoir, un savant éclairage, destiné à troubler les sens du jeune homme. Roland se sentit en effet mal à son aise. Aussi, pressé d'en finir, demanda-t-il assez brusquement, en refusant le siège qu'on lui offrait :

— J'espère, Madame, que vous avez réfléchi, et que vous me donnerez une réponse favorable.

— J'ai réfléchi, en effet, dit-elle d'un ton détaché, et cela m'a conduit à penser que je n'ai aucune raison de briser le cœur d'un homme qui m'aime… Pourquoi, je me le demande ?

— Mais cet homme est marié, Madame. Il a un loyer, des devoirs, n'y avez-vous jamais songé ?

Maud sourit :

— De grands mots, qui ne signifient pas grand'chose. Vous êtes très jeune, mon petit, vous êtes bourré d'idées fausses. Vous ignorez sans doute ce qu'est l'amour.

Roland rougit violemment. Ce ton de léger persiflage l'irritait. Il n'aimait pas être traité comme un gamin et que l'on raillât son inexpérience.

— L'amour dont vous me parlez sans doute, Madame, non, je ne le connais pas, répondit-il d'un ton cinglant. Mais je suis fiancé et je vénère l'amour élevé et sincère basé sur l'estime et la confiance, sur la notion du devoir et des joies partagées, non sur l'intérêt ou une passion vile. Je ne saurais admettre qu'on puisse trouver le bonheur, là où la conscience fait défaut !

— Ce qui veut dire, sans doute, questionna-t-elle froidement, que je suis pour vous une créature infâme et abjecte ?

— Je n'ai pas dit cela, protesta le jeune homme, comprenant qu'il était maladroit de l'indisposer. Nous n'avons pas la même manière de voir, Madame, voilà tout. Mais il est un fait certain, au-dessus de notre désaccord : c'est que ma mère est malheureuse. Si vous êtes bonne, Madame, comme je le crois, vous aurez pitié d'elle, vous n'accepterez plus d'être la cause de ses souffrances.

— Et si je vous cédais, me rendriez-vous en échange un peu d'estime et d'amitié ? Me mépriseriez-vous moins ?

— Certes, répondit-il avec élan ; je vous bénirais. Madame, et j'oublierais le mal que…

Il s'arrêta confus, sentant qu'il allait encore gaffer, mais elle parut n'avoir pas entendu :

— Alors, asseyez-vous, voulez-vous, et causons comme deux amis.

Roland obéit, gêné, Cette intimité, la complicité de ces demi-teintes savantes, cette femme troublante et parfumée, tout cela l'émouvait malgré lui.

Jusqu'ici, il n'avait jamais connu l'amour sensuel. Il n'avait eu aucune des curiosités, des désirs, des garçons de son âge. Il n'avait connu de joie réelle que dans l'étude. Les femmes, d'ailleurs, en général, lui faisaient peur et il les méprisait, les jugeant inférieures. Geneviève, seule, faisait exception. Geneviève était sa fiancée. Il la jugeait intelligente et sensée autant que les femmes peuvent l'être, mais il entrait peu de passion dans son amour. C'était plutôt l'inclination de leurs âmes qui les avait rapprochés.

Et voici qu'aujourd'hui, en face de cette femme énigmatique, un trouble nouveau naissait en lui. Maud s'était rapprochée, lui parlait d'un ton de confidence. Ses yeux bruns dorés s'allumaient d'émouvantes profondeurs. Il voyait si près de lui la naissance de la gorge au dessin parfait, et à un moment, en se penchant était-ce inadvertance ? — découvrit un sein frais et rond dont la vue l'affola. Une chaleur insolite montait à ses joues…

Maud n'eut garde d'insister ce jour-là, mais elle demanda à Roland, lorsqu'il voulut prendre congé, appuyant sur lui son regard le plus ensorceleur :

— Revenez, mon jeune ami, vous me ferez un grand plaisir. Je vais être si seule, si malheureuse maintenant que… Vous me devez bien une compensation.

Roland n'osa refuser. Il rentra chez lui, à la fois heureux du succès de sa démarche et mécontent de lui-même, inquiet de la nouveauté des sentiments qui l'agitaient.

Pour la première fois, il ne put ce soir-là s'appliquer sérieusement à son travail et il se coucha sans avoir, le moins du monde, pensé à sa fiancée.

Le lendemain, il avait à peu près retrouvé son équilibre, mais il se promit de ne pas retourner chez Maud Dolly. Pourquoi lui avait-il fait cette promesse ? Ce n'était pas sa place, à lui surtout qui était fiancé, chez cette femme assez inquiétante et dangereuse.

Cependant, vers le soir, il se rendait de nouveau à Saint-Cloud ! Il avait fini par se persuader qu'il n'agissait ainsi que par amour filial ; il devait tenir sa promesse pour obliger Maud à remplir elle-même son engagement. Qui sait, s'il n'y veillait pas, si elle ne changerait pas d'avis ?

Ce qu'il n'osait pas s'avouer c'est que, déjà, une invincible attirance le ramenait là-bas…

Maud dissimula un sourire en le voyant, mais elle affecta une attitude naturelle, enjouée, qui n'excluait pas un savant manège de séduction,

L'innocent Roland devait s'y laisser prendre.

Maud avait promis de rompre avec M. de Grandcourt. Elle n'attendait, disait-elle, qu'une occasion de le faire sans frapper trop brutalement le malheureux.

Au fond d'elle-même elle triomphait : le fier Roland ne serait bientôt qu'un jouet entre ses mains.

06

Dans son courrier, en rentrant chez lui le soir, Jacques de Grandcourt trouva une enveloppe mauve dont la vue le fit pâlir. Il avait reconnu l'écriture de sa maîtresse.

Inquiet, il déchira l'enveloppe. Maud ne lui écrivait jamais, c'était trop dangereux, surtout chez lui. Que pouvait-elle avoir à lui dire ? Depuis quelques jours elle lui paraissait étrange et il vivait dans l'appréhension d'un malheur.

Il lut, et s'abattit, comme un homme frappé de la foudre. La lettre disait :

« Pardonne-moi le mal que je vais te faire. J'en souffre cruellement moi-même. Je t'ai beaucoup aimé. Nous avons connu les plus belles heures de tendresse. Mais c'est fini, pourquoi continuer à te mentir, à jouer une comédie indigne de moi et de toi ? Ne m'en veux pas, mon pauvre Jacques. C'est une loi fatale à laquelle nous ne pouvons rien. Tu n'étais pas libre, tu as un foyer, des devoirs, et je n'avais pas le droit de t'arracher à eux. Je l'ai compris un peu tard, mais il est encore temps de nous reprendre,

Ne te révolte pas, tu comprendras bientôt que j'avais raison et tu me remercieras. Tu retrouveras auprès d'eux le vrai bonheur, la vraie tendresse et tu seras heureux. Car tu ne pouvais l'être auprès de moi ; j'étais un poids lourd dans ta vie, la faute, la honte secrète. Crois-moi, il aurait fallu en arriver là tôt ou tard. Il vaut mieux nous séparer avant d'en être arrivés à nous haïr, et nous conserverons un si beau souvenir de notre amour.

« Jacques, pardonne-moi, je t'ai donné deux belles années de ma jeunesse, tu n'as pas le droit de te plaindre et d'exiger davantage. Ne cherche pas à me revoir, tout serait inutile. D'ailleurs je vais quitter Paris. Adieu, mon pauvre ami, résigne-toi, sois courageux, souviens-toi que tu as une femme, un fils et que tu leur dois ta vie. Ne me tiens pas rancune d'avoir eu la force de te délivrer. »

Il ne comprenait rien à ce fatras de mots, mais une seule chose s'en dégageait : elle lui signifiait la rupture. Il grinça des dents :

— Ah ! je comprends, maintenant que je suis ruiné qu'elle a tiré de moi tout ce qu'elle pouvait en tirer, elle me rejette. Sans doute en a-t-elle trouvé un autre qu'elle exploitera comme elle l'a fait de moi. La garce ! Mais cela ne se passera pas ainsi. Non ! Elle ne me connaît pas.

Il était comme fou.

Il se mit à marcher dans son bureau à pas furieux, pressés, sans se soucier qu'il pouvait attirer l'attention de sa femme ou des domestiques. Il était dominé par la tentation de courir chez Maud à l'instant même pour obtenir d'elle au moins une explication à cette atroce lettre. Mais dans cet homme que la passion avait dévoyé et qui en cet instant ne se possédait plus, un instinct

encore veillait : l'amour paternel, l'attachement à son foyer. S'il allait là-bas il pensait que peut-être il ferait un malheur dont Roland et Jeanne seraient les premières victimes. La vie de son fils, qui s'annonçait si pleine d'espoirs, serait peut-être brisée par ce scandale. C'est pourquoi il se cramponna pour rester là. D'ailleurs, à cet instant, un domestique vint l'avertir que le dîner était servi.

Mde Grandcourt poussa un cri en le voyant entrer si pâle :

— Jacques ! Mais tu es malade ! s'exclama-t-elle.

— Non ! ne vous inquiétez pas ! dit-il en repoussant de la main sa femme et son fils qui s'empressaient au-devant de lui. Un peu de fatigue, de surmenage. Je me coucherai de bonne heure et demain il n'y paraîtra plus.

Ils se mirent à table tous les trois. Roland, à la dérobée observait son père. Il nota la nervosité des gestes, la crispation des traits, la lueur d'égarement et de désespoir qui animait le regard :

« Il souffre, pensa-t-il, il souffre à en crier ! Est-ce que Maud ?... »

Mde Grandcourt aussi avait remarqué l'attitude anormale de son mari, et ses yeux allaient de son mari à son fils, inquiets, cherchant à deviner ce mystère qu'on lui cachait.

Sitôt la dernière bouchée avalée, M. de Grandcourt alla s'enfermer dans sa chambre :

— Qu'y a-t-il ? Qu'a-t-il donc ? questionna M de Grandcourt s'adressant à son fils.

Roland ébaucha un geste évasif :

— L'abcès qui crève ! dit-il seulement. Cela le fait souffrir, mais bientôt il sera soulagé… nous le serons tous.

Mde Grandcourt n'osa demander d'autre explication. Toute la nuit elle perçut dans la chambre voisine de la sienne l'agitation fébrile du chirurgien qui ne s'était pas couché. Elle l'entendit même proférer des mots qu'elle ne pouvait comprendre…

Roland ne dormit pas davantage. La vue de son père si malheureux, si désemparé l'avait ému de pitié. Et cependant, s'il s'était interrogé sincèrement il aurait reconnu qu'il se mêlait dans son cœur, à son apitoiement et à sa joie d'avoir réussi dans son œuvre, des sentiments moins purs qu'il n'osait analyser. Il aurait compris que ce n'était pas seulement un sentiment filial qui le faisait se réjouir, mais le méprisable triomphe du mâle qui voit son rival évincé. Mais il ne voulait pas s'interroger car il avait peur de voir clair en lui.

« Je ne retournerai plus chez cette femme, décida-t-il seulement. J'ai fait mon devoir en rétablissant l'honneur du foyer. Je n'ai plus rien à faire chez elle. »

Mais le lendemain il prenait le train pour Saint-Cloud…

Il avait réussi à se convaincre, par d'ingénieux et sophistiques raisonnements, qu'il était indispensable qu'il retournât encore une fois chez Maud pour apprendre d'elle la confirmation de ce qu'il espérait la rupture définitive avec M. de Grandcourt, pour obtenir aussi des détails sur la manière dont celui-ci avait pris la chose.

— Lorsque ce sera fait, je n'y retournerai plus !

Mais, déjà, il était sur le chemin de la défaite…

Dans les yeux de Maud, lorsqu'on lui annonça le jeune homme, brilla un éclair de triomphe :

— C'est gentil, lui dit-elle en le faisant asseoir, de tenir votre promesse. Vous savez sans doute que j'ai obéi à votre désir ? Votre père ?...

— Il paraît très malheureux, dit Roland à mi-voix. J'ai peur qu'il ne se laisse aller au désespoir.

— Non, il vous aime, il se résignera...

— Mais vous, Maud... vous avez été très bonne, très courageuse. Comment vous remercier de... votre sacrifice ?

La jeune femme voilà de ses paupières l'éclat de ses beaux yeux et dit en soupirant

— Je n'ai aucun mérite, je n'ai pas eu de sacrifice à faire... La première fois que vous êtes venu, peut-être... Mais depuis tout a changé pour moi... Même si vous ne l'aviez pas demandé j'aurais rompu... Je ne l'aimais plus...

Roland la regarda, très troublé, n'osant comprendre. Il semblait bouleversé, mais une timidité le paralysait. Maud jugea le moment venu de brusquer les choses.

— Roland, mon petit ami, n'avez-vous pas compris ?...

Elle était tout près de lui, le frôlait de son corps enivrant comme un vin capiteux, l'affolait de son sourire, de son regard plein de caresse...

Alors il perdit la tête. Se penchant sur cette bouche charnue, qui semblait s'offrir à lui comme un beau fruit, il y appuya avide-

ment ses lèvres…

Ce fut un baiser fou et enivrant.

Et, pour lui, la révélation de l'amour… et le couronnement de sa défaite.

07

La souffrance de M. de Grandcourt s'exaspérait d'une atroce jalousie :

— C'est pour un autre qu'elle m'a quitté, se disait-il. Qui ? Il faut que je le sache, et je me vengerai.

Il avait voulu renoncer à aller là-bas, et se contraindre à l'oubli, à la résignation, mais il n'y put longtemps tenir. La jalousie, le désir de savoir le dévoraient.

Vers le milieu de la matinée il s'élançait sur la route que Roland avait prise quelques instants auparavant.

— Si je la surprends avec un autre, se disait-il, tout en faisant bondir sa voiture à une allure folle, je crois que je serai capable de la tuer, de les tuer tous les deux.

Àd'autres instants, il essayait d'espérer :

— Peut-être ne m'a-t-elle envoyé cette lettre que pour obéir à un scrupule. Peut-être quelqu'un l'a-t-il influencée. Qui sait si Jeanne…

La pensée que sa femme savait tout et peut-être était allée menacer ou supplier Maud lui traversa l'esprit. Il se rappelait certaines paroles énigmatiques de sa maîtresse. Ah ! s'il en était ainsi…

Il voulut se raccrocher à ce faible espoir, car la pensée que simplement Maud ne l'aimait plus, qu'elle le quittait pour un plus riche et plus jeune, lui était trop intolérable.

Il arriva bientôt au pavillon isolé qui si longtemps avait été pour lui un havre de bonheur. Les volets étaient ouverts. Elle n'était donc pas encore partie, comme elle l'annonçait. Mais était-elle chez elle ?

Il se dissimula pour qu'elle ne se doutât pas de sa présence et, avec d'infinies précautions, s'approcha de la porte dérobée dont il avait la clé. Bien qu'il eût agi avec le plus de discrétion possible, la serrure grinça…

⁂

Maud et Roland sortaient de leur extase…

Un bruit léger de pas dans le salon voisin les fit tressaillir. Maud se dressa brusquement :

« Jacques », pensa-t-elle.

Mais, le premier moment d'effroi passé, un étrange sourire se dessina sur ses lèvres.

— Qu'est-ce que c'est ? bégaya Roland.

Elle n'eut pas le temps de lui répondre, et lui n'eut pas le temps de s'enfuir. La silhouette de M. de Grandcourt s'encadrait

dans la porte !

Il est impossible de décrire les sentiments violents qui se peignirent ensemble sur les traits décomposés du chirurgien : l'étonnement, l'incompréhension, la colère, le dégoût, l'humiliation semblaient se partager son âme, et il parut incapable de prononcer un mot.

Quant à Roland la honte le submergeait :

— Toi ! Toi ! dit enfin le père. C'est donc toi qui m'as supplanté. Et tu es fiancé, et tu nous jouais la comédie du puritanisme ! Tartufe, va !

— N'es-tu pas marié, toi ! cingla le fils. Qu'as-tu à me reprocher ? Je suis libre, moi. Je romprai mes fiançailles. Est-ce ma faute si nous nous aimons, si Maud ne veut plus de toi !

Cette dure parole exaspéra la colère et la souffrance du malheureux. Il bondit vers son fils :

— Ah ! prends garde, tu ne sais pas ce dont je suis capable !... Et toi, reprit-il en se tournant vers Maud, tu n'as pas honte ? Après le père, le fils, tu as couronné ton œuvre !

— Ne l'insulte pas ! s'écria Roland.

Mais à cet instant ses yeux rencontrèrent ceux de sa maîtresse. Il demeura saisi devant l'expression de cruauté et de haine satisfaite qui s'y révélait.

— Pauvres imbéciles ! dit-elle, vous vous figurez que je vous ai aimés et vous vous disposez à vous dévorer comme deux bêtes fauves. Vous ne comprenez donc pas que je me suis jouée de vous ! Toi, Jacques c'est ta fortune seulement qui m'intéressait.

T'aimer ! Ah ! Ah !... Je te déteste au contraire, toi qui me payais pour m'avoir.

« Et quant à toi, ajouta-t-elle en se tournant vers Roland, j'ai voulu avoir la jouissance de t'avilir, de t'humilier en t'abaissant à mes pieds. Je t'ai traîné dans cette boue parce que ton orgueil et ta pureté m'offensaient. Maintenant je suis satisfaite, et je vous chasse, vous m'entendez, je vous chasse tous les deux !

— Misérable ! gronda Roland.

Et il s'élançait sur cette femme qui soudain lui faisait horreur. Mais son père le retint :

— Laisse-la, mon pauvre enfant. N'ajoute rien à notre malheur. Viens avec moi. Nous n'avons plus rien à faire ici.

Il dut l'entraîner de force. Maud les regarda partir avec un air de revanche satisfaite.

Dehors, l'air froid de décembre les fouetta et les fit frissonner. Ils marchèrent quelques secondes l'un près de l'autre sans prononcer un mot.

— Mon petit, mon pauvre petit, répétait seulement le père, oublieux de son propre désespoir et de leur odieuse rivalité devant l'affreuse détresse qu'il devinait en Roland.

Celui-ci ne le voyait plus.

— J'ai ma voiture près d'ici, veux-tu venir ? questionna timidement Jacques de Grandcourt.

— Non ! Je ne puis rentrer encore. J'ai besoin d'être seul. Laisse-moi, va-t'en. Ce n'est pas ta faute si ta vue m'est odieuse

maintenant, autant que ma propre existence !

— Roland, mon fils, ne parle pas ainsi. Tu n'étais pas coupable, c'est moi qui ai eu tous les torts, pardonne-moi. Il ne faut pas te désespérer ! Viens ! Nous tâcherons d'oublier, de réparer. Toi, tu as la vie devant toi… tu seras heureux. Moi, j'expierai…

— Non ! Laisse-moi, laisse-moi ! Tu ne peux pas comprendre. Rentre, va ! Je te rejoindrai !

— Promets-moi… supplia le père.

Mais déjà le jeune homme s'enfuyait comme un fou à travers les arbres.

M. de Grandcourt n'osa se mettre à sa poursuite. Il pensa qu'il valait mieux le laisser se calmer, que sa vue ne pouvait que l'irriter et le chagriner davantage. Mais il rentra chez lui le cœur oppressé de douteur, de remords et d'angoisse…

08

Roland erra pendant un bon moment sans savoir où aller, poursuivi par ses pensées furieuses.

Sa déchéance lui était intolérable. Il était de ceux qui sont intransigeants sur le chapitre de l'honneur et ne peuvent supporter l'idée d'un avilissement. Loin de chercher des excuses — et n'en n'avait-il pas ? — à sa conduite, il s'en exagérait l'infamie.

— Ah ! cette boue, cette boue !… se répétait-il. Moi, Roland de Grandcourt, m'être abaissé à cette ignominie, être devenu le rival

de mon père, l'amant de cette femme odieuse et vite ! Je ne puis survivre à cette honte. La mort seule peut me laver de cette souillure !...

La pensée du suicide s'imposa à lui comme la seule évasion possible. Il ne pouvait continuer à vivre avec ce dégoût de lui-même, avec ce souvenir.

Il fallait exécuter ce dessein immédiatement, sans retourner chez lui de peur que la vue de sa mère ne lui ôtât tout courage. Sa mère ! Cette pensée le fit faiblir. N'avait-elle pas déjà assez souffert ? Allait-il lui causer cette peine atroce, la plonger à jamais dans le désespoir ? Comme elle allait être déchirée ! Mais ne le serait-elle pas autant de le savoir déchu, elle qui était si fière de lui ?

Et Geneviève ? Elle aussi souffrirait cruellement. Mais aurait-il pu vivre auprès d'elle sans lui dire la vérité, sans lui avouer qu'il l'avait trahie, lui apprendre à quel point il avait démérité d'elle ? Non, sa loyauté s'y opposait. D'ailleurs elle-même se serait aperçue de sa souffrance et de sa honte.

Allons ! Il ne fallait plus s'abandonner à ces lâches hésitations. Il fallait avoir le courage du geste qui délivre, qui purifie.

Il lui restait à choisir le genre de son suicide. Il regretta Son revolver. Il en eût bien acheté un mais il fallait se rendre dans la ville, et il ne pouvait supporter la pensée du bruit de la foule. D'ailleurs il avait hâte d'en finir. Où serait-il mieux que là, dans ce coin tranquille ?

La pensée de se jeter sous une voiture lui vint, mais outre que les véhicules ne passaient pas souvent, à mains d'aller assez loin,

il était possible qu'il se manquât, qu'il ne mourût pas complètement, qu'il restât à jamais infirme. Non ! Il fallait trouver quelque chose de sûr et d'expéditif.

Il connaissait un genre de suicide qui lui semblait acceptable : une petite section au poignet, d'une artère. Il se souvenait d'avoir entendu dire, par un médecin, que c'était un genre de mort qui ne manquait pas d'agrément ! Il n'avait pas de couteau, mais ne trouverait-il pas un quelconque morceau de verre ?

Il se mit à chercher, et trouva bientôt ce qu'il lui fallait : un tesson de bouteille assez épais.

Alors il chercha dans son portefeuille. Il voulait adresser quelques mots à sa mère. Sur une feuille blanche il écrivit :

« Ma petite maman, pardonne-moi, il m'était impossible de continuer à vivre.

« Je ne suis qu'un misérable, un lâche, je me fais horreur. Si tu savais… Mère chérie ne pleure pas ! Sois heureuse avec père, aime-le bien, je t'embrasse une dernière fois.

« Roland. »

« P.-S. — Dis à Geneviève de me pardonner elle aussi. Je l'aimais, mais je n'étais plus digne d'elle. Qu'elle ne me regrette pas et qu'elle se console. »

Voilà ! Il n'avait plus qu'à mourir. Il se mit à l'abri de tous les regards, derrière un arbre énorme. Il chercha l'artère radiale et, d'un geste ferme, appuya le verre tranchant. Il ne souffrit même pas et regarda en souriant son sang qui coulait. Comme ça avait été simple, mais il ne pouvait s'imaginer que la mort viendrait,

lorsque tout son sang se serait écoulé. Tout s'était apaisé dans son âme, il se sentait déjà purifié. Comme c'est peu de chose de mourir ! Bientôt ses forces s'épuisèrent, il dut s'asseoir, une large flaque de sang tachaient le sol. Et il se sentait heureux, heureux comme il ne l'avait jamais été. Tout à coup, il éprouva un étourdissement, tout tourna autour de lui :

— Adieu, la vie !… murmura-t-il.

Sources et licence

Texte : https://fr.wikisource.org/wiki/Le_D%C3%A9mon_du_mal. Domaine public ; transcription Wikisource CC BY-SA 4.0. Mise en forme : lire-gratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.